



Gérard Cartier, Le Roman de Mara par Tristan Hordé

Les Parutions

Sitaudis.fr, poésie contemporaine / Parutions / Gérard Cartier, Le Roman de Mara par Tristan Hordé

Gérard Cartier, Le Roman de Mara par Tristan Hordé

05 janv.

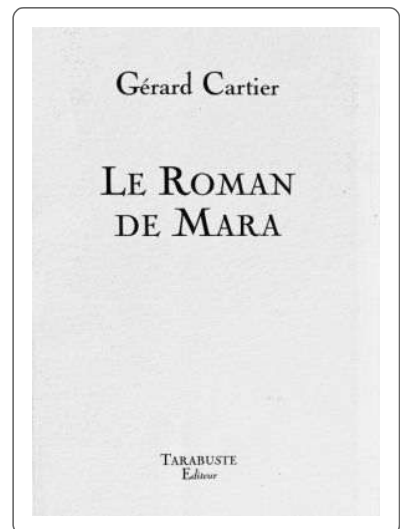
2025

Post

J'aime 0

« Tout parle tout fait signe »

Gérard Cartier a choisi d'écrire en vers *Le Roman de Mara*, comme pour la plupart de ses fictions classées dans le genre "poésie" dans sa bibliographie — il approuve sans doute Rémi de Gourmont affirmant en 1892 que « le roman doit être un poème, car il n'y a qu'un seul genre en littérature : le poème. »* *Le Roman de Mara* est un récit à plusieurs personnages : le narrateur, père de Mara, O***, morte mais souvent évoquée et Mara, au centre d'un livre strictement composé. Il commence par un poème titré "Le carnet" qui annonce quelques éléments du récit et s'achève par « le livre s'ouvre » ; suivent trois chapitres de longueur égale, "L'enfance Mara", "Le Grand Huit" et "La Passion Mara" ; le premier et le troisième titres reprennent la syntaxe du Moyen Âge conservée aujourd'hui, par exemple, dans "Hôtel Dieu" ; un poème séparé, "Le reste du carnet", clôt le livre. Chaque chapitre compte 33 poèmes d'une page, numérotés en chiffres romains mais titrée dans la table des matières. On reprendrait volontiers ce qu'écrit l'auteur qui voudrait « que rien ne dérange les lignes » mais qui apprécie le chaos. De là, parce qu'il garde ces choix opposés, « ce trouble à ajuster mes pages / où s'entassent en vrac l'harmonieux et l'informe ».



Harmonie dans la construction et dans le propos, qui suit Mara dans l'enfance, puis dans la formation avec le traditionnel — dans d'autres temps — voyage en Europe, surtout en Italie, et enfin dans sa séparation d'avec l'éducation paternelle quand elle vit sa « passion » amoureuse. Les noms des personnages eux-mêmes ramènent à l'Italie : Mara (d'origine hébraïque) et Ornella, prénom de l'absente restitué à la fin du livre. Le nom Mara est lui-même image de l'harmonie : à une lettre près anagramme de "amare" (latin et italien *aimer*) et, dans le titre, /m...r/ suit /r...m/, dans un poème, une quasi paronomase quand il est question du « royaume des enfants / à quoi Mara s'amarie ». L'harmonie est aussi dans les références culturelles. Le lecteur rencontre d'abondants renvois à la littérature, avec des noms variés — de Kafka à Maïakovski, de Keats à Laforgue — et de multiples langues ; le latin est présent, plus encore l'italien, souvent pour des citations comme celle du lamento d'Arianna de Monteverdi ; on lit aussi des fragments dans d'autres langues européennes et, dans une allusion à la "magie noire", quelques-uns de la langue des Dogon. La forme des poèmes elle-même participe de cette harmonie : en strophes (de deux, trois ou cinq vers) ou non le plus souvent : elles ne sont alors régulièrement ponctuées que par l'emploi de blancs qui organisent la lecture, et cette forme est commune aux fictions en vers de Gérard Cartier.

D'autres cohérences apparaissent d'un livre à l'autre. Il est question notamment du Dauphiné, du Vercors, communs à d'autres ouvrages et lieux de formation de la sensibilité de l'auteur ; la venue dans la région (« cette montagne sainte ») fait partie de l'éducation de Mara qui, beaucoup plus tard, devrait vivre ce que vit le narrateur quand il y revient, « la / brume des années se dissipe et sur tes / pas se lèvent de très vieux sortilèges ». Le lecteur note aussi que le voyage *ailleurs* occupe une place privilégiée, ici pour la formation intellectuelle, esthétique, historique — Rome, Venise, etc., Auschwitz, Theresienstadt —, mais également que par la variété, souhaite le narrateur (l'auteur), « mes vers soient le monde ».

Le monde est si divers qu'il est indispensable de l'accepter tel ; regarder les fleurs, les plantes, tout ce qui est là ne devrait être que pour le « plaisir du regard et de la pensée ». Mais le chaos existe, et la mort : les paroles du lamento de Monteverdi, *lasciatemi morire* (« laissez-moi mourir »), reviennent plusieurs fois. O***, la morte jamais oubliée (« O*** mia cara »), mère de Mara « enfantée d'une morte », n'est pas une figure apaisante, le narrateur tout au long du récit sait qu'il « s'obstin[e] à ce qui n'est plus » et ne fait son deuil que devant choisir entre « l'abîme » et un « visage juvénile », moment où il peut enfin écrire le nom "Ornella". Encore le fait-il parce qu'il voit le même dans la morte et la vivante, « même regard charbonneux, même visage sous / la cendre ». Mara elle-même semble représenter le chaos, par tous les aspects divers de sa personnalité ; elle est Mara-la-noire, Mara-en-Bacchus, Mara ivre, au jardin, l'enchanteresse, Mara-la-fantasque, Mara en momie, Mara-des-cendres, Mara-des-cauchemars, Mara-du-soleil, Mara-des-vanités, Mara-la-fourbe, Mara-des-fuites. Cette multiplicité est partagée, figure de toute femme, de tout homme. Le chaos est aussi dans le narrateur qui a embrassé les promesses d'une utopie, celle portée par Lénine, puis a renié pour son amour « vers et révolution », qui commence à recouvrer un peu de sérénité à voir Mara devenir femme, vivant sa passion, « chassant d'un cri l'absente, la remplaçant ».

Gérard Cartier est ici écrivain de complexes voyages intérieurs, celui d'un personnage, Mara, dont on ne connaît que des bribes livrées par le narrateur soucieux de développer sa propre histoire. Le récit s'achève avec deux transformations majeures : connaissance de l'amour pour l'une, acceptation de la vie pour l'autre, « on ne doit pas camper sur les tombes. lâcher la main de l'absente (...) tandis que coule, sous le parapet, la vie perpétuelle ». Tout recommence, autrement : l'essentiel consiste toujours à vouloir « l'Énumération du monde ».

* C'est à la fin du XIXe siècle que Raymond Roussel revendique le terme de "roman" pour *La Doublure* (1897), écrit en alexandrins classiques. Les romans en vers sont plus que rares au siècle suivant et leur appartenance au genre discutée. On cite toujours *Le Voleur de Talan* (1917), "roman" de Pierre Reverdy, *Chêne et chien* (1937), de Raymond Queneau, "roman en vers" comme *La beauté de l'amour* (1955) de Jacques Audiberti, *Une vie ordinaire* (1967) de Georges Perros, "roman poème".

Le commentaire de sitaudis.fr

Tarabuste, 2024

140 p.

14 €

Les autres textes de Tristan Hordé sur sitaudis :

François Rannou, Le Masque d'Anubis [Parutions]

Henriette Julie de Castelnaud, Les Lutins du château de Kernosy [Parutions]

Franz Kafka, Fiches [Parutions]

François Heusbourg, Une position pour dormir [Parutions]

La Pléiade, Poésie, Poétique (2) [Parutions]

Fabienne Raphoz, Infini présent, l'insecte [Parutions]

Sanda Voïca, L'ère de santé [Parutions]

Jean Héliou, Pour qui travaille-t-on ? [Parutions]

Jacques Réda (1929-2024) [Célébrations]

La revue de belles-lettres, 2024-I [Parutions]

Nicolas Pesquès, La face nord du Juliau, 19 (2) [Parutions]